

rend de beaucoup préférable à celle-ci, c'est sa légèreté infiniment plus grande. Car, tandis qu'une feuille d'aluminium ayant une surface de 30 pouces sur 40, et 0.25 pouces d'épaisseur ne pèse que 3 livres, une pierre de la même dimension pèse au moins 400 livres.

L'aluminium laminé se vend en feuille \$1.00 la livre; une pierre lithographique de bonne qualité, du poids ci-dessus mentionné, vaut \$100.00.

La différence du prix entre les deux matières est de \$99.00.

Comme autre démonstration du contraste que présentent ces deux matières, il est reconnu que le travail exécuté sur des pierres lithographiques en réserve dans un des plus grands établissements de New York et pesant ensemble 200 tonnes peut être fait sur des feuilles d'aluminium pesant seulement 3 tonnes. Tandis que le capital placé dans ce grand approvisionnement de stock de pierre est environ de \$60,000, le prix d'une tonne d'aluminium en feuilles, nécessaire pour le même travail, n'est que de \$2,000, sans compter le prix de la préparation du métal pour l'impression, lequel n'excède pas \$2,000.

A l'égard du mérite des compositions et du tirage, il est prouvé, par quelques spécimens imprimés sur des feuilles d'aluminium, que ce métal peut être employé dans les travaux les plus délicats, artistiques ou commerciaux, en noir ou en couleurs. Enfin, une autre particularité par laquelle l'aluminium est certainement supérieur à la pierre, est sa flexibilité, qui le rend surtout avantageux pour l'impression sur cylindre, avec une vitesse deux ou trois fois plus grande.

LA TUBERCULINE.

La tuberculose chez les animaux ne cause pas du tort qu'aux éleveurs à qui elle enlève des sujets qui souvent ont coûté fort cher à élever; elle est encore une cause d'obstacle à l'importation en pays étranger de notre bétail vivant. Les cultivateurs et les éleveurs ont donc tout intérêt à voir disparaître ce fléau de leurs troupeaux.

Ce n'est pas tout, et, ce n'est pas non plus le dommage matériel qui est le plus grand; à côté de cette perte subie par la culture, il en est une qui a été signalée maintes fois déjà par les médecins et les hygiénistes, c'est celle de la santé chez un grand nombre d'enfants, voire même d'adultes.

Il est aujourd'hui hors de doute que le lait d'une vache tuberculeuse peut occasionner la tuberculose chez l'homme, et, on peut aisément se faire une idée des nombreux cas de maladies qui peuvent ainsi se produire, quand on songe que les meilleures vaches laitières épuisées par une abondante sécrétion de lait, sont plus que toutes autres sujettes au mal et que c'est chez elles qu'on le constate le plus souvent.

La tuberculose est contagieuse, et, à moins d'isoler les malades et de désinfecter les locaux qui leur ont servi d'habitation, on constate rapidement la contagion dans le troupeau.

Mais grâce aux découvertes du savant Pasteur et à ses méthodes de cultures, on est arrivé aujourd'hui à enrayer le mal, sinon à le détruire dans la racine. La tuberculine destinée à combattre le mal, découverte, croyons-nous, par M. Nocard, professeur de l'école vétérinaire d'Alfort, ou tout au moins répandue par ses soins, a déjà fait ses preuves en France, où le distingué professeur mène une campagne active pour en propager l'usage.

Qui, parmi nos vétérinaires, va emboucher la trompette et commencer les expériences? Celui-là aura bien mérité du pays, car plus d'un cultivateur lui devra la conservation de ses animaux et plus d'une mère lui devra l'existence de son enfant qu'un lait impur ne viendrait pas contaminer. Car, il faut le dire bien vite, l'emploi des injections de tuberculine permet de reconnaître les animaux malades et de les isoler.

Dès que le sérum contre le croup et la diphtérie eût fait son apparition, on vit, au Canada, une noble émulation parmi les médecins, c'était à qui se procurerait le premier, le précieux sérum et plusieurs d'entre eux, même, traversèrent l'océan pour se rendre auprès du Dr. Roux et étudier à la source même les procédés et les résultats de la sérumthérapie.

Mais pour faire adopter plus rapidement l'usage de la tuberculine, quelques récompenses, quelques encouragements accordés aux éleveurs par les sociétés agricoles, par le gouvernement provincial et fédéral même seraient fort utiles. Pourquoi ne ferait-on pas ce qui a si bien réussi pour l'ensilage, le beurre et le fromage. N'est-ce pas grâce à l'émulation et à certaines primes qu'on est parvenu à implanter, même dans nos paroisses les plus arriérées, certaines pratiques excellentes dont tout le monde retire aujourd'hui le fruit?

LES EXPLOITATIONS DE PÉTROLE EN ROUMANIE.

Le *Curierul Financiar* publie l'information suivante:

D'après les renseignements recueillis par le Ministère de l'agriculture, la production journalière du pétrole brut en Roumanie se divise comme il suit:

27,000 kil.	dans le distr. de Bacau
32,000	— — Buzau
91,000	— — Prahova
28,000	— — Dambovitza

ce qui donne un total de 178,000 kil. de pétrole brut par jour, soit annuellement 6,500 wagons-chaudières de 2,200 lbs.

Il se consomme annuellement dans le pays pour la fabrication du pétrole lampant et autres dérivés 5,200 wagons; il reste donc 1,300 wagons de pétrole brut disponible pour l'exportation, dont on peut extraire 550 wagons ou soit 3,660 fûts (barils) de pétrole lampant à 330 lbs. l'un.

Cette quantité de 1,300 wagons se vend aujourd'hui comme pétrole brut à Orshova, Brashow et Pest; mais en établissant un prix plus élevé que 20 fr. les 100 kilos pour le pétrole raffiné inflammable à 23 degrés de densité entre 805 et 825 degrés, livrés au port de Galatz ou de Constantza, on pourrait en exporter une quantité beaucoup plus grande que 3,660 barils de 150 kil., attendu qu'alors, tant les exploitants que les distillateurs s'uniraient pour travailler avec une plus grande activité que maintenant à l'augmentation de la production annuelle.

Et notre confrère appelle l'attention des fabricants de pétrole roumains sur les exportations qu'ils pourraient faire, avec un grand succès, par les ports de Galatz et de Constantza, et sur les débouchés importants qu'ils pourraient ouvrir à leurs produits dans les autres parties de l'Europe en dehors de Broschov, Pest et Orshova.

Les indigènes de la République Argentine et de l'Uruguay portent une chaussure particulière. Il s'en trouvait des échantillons à l'Exposition de Chicago. On les appelle "alpargatas." Le dessus est en jute ou en toile et le dessous est fait d'une semelle très bon marché; on les fabrique surtout en Espagne et 40 millions de paires de semelles sont annuellement employées pour confectionner ces chaussures. Il y a dessus un droit d'importation de 50 p.c. Des fabriques ont été installées à Buenos-Ayres, il y a un an ou deux pour les fabriquer. Les hautes classes de la société, dans ces républiques sud-américaines, portent du cuir verni.